

## *Poudre d'or*

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de l'Ouest-Aven : « *un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs qui s'agglutinent sur les lieux, attirés par le bouche à oreille et la curiosité. Tout le monde se demande par quel miracle un objet aussi imposant a bien pu arriver jusqu'ici, sachant que le seul chemin qui mène à la cime n'est praticable qu'à pied* ».

Cet épisode couvrait, par son étrangeté, une autre information passée sous silence. Depuis quelques jours, un homme s'était perdu en mer, un pêcheur, qui s'était risqué par grand vent contre courant, surpris par la colère d'un océan qui n'avait pas encore dévoilé tous ses secrets. Le ciel chagrin du mois de mars n'en finissait pas de distiller une pluie fine et tenace. Malgré les conditions peu propices aux recherches, des hélicoptères n'avaient pas cessé de tourner jusqu'à la tombée de la nuit, en quête d'un supposé bateau, d'un lambeau de voile, d'une brisure de mât, d'une goutte d'eau dans l'immensité furieuse. A ce stade, il s'agissait juste d'essayer de raccrocher l'espoir.

Vue du ciel, l'écume qui emmaillottait le phare sentinelle de la Vieille laissait prédire l'arrivée d'une forte tempête sur la pointe, cette langue insolente tirée sur l'océan sur lequel un Petit Poucet s'était sans doute amusé un jour à semer quantité d'écueils comme autant de petits cailloux blancs. Des morceaux de terre tellement bas qu'ils pourraient bien se perdre à jamais sous les flots.

Comme à la veille de chaque tourmente, les cris perçants des goélands remplissaient l'air. Plus de traces humaines dans cet infini sauvage et solitaire car le vent et la crainte avaient déjà mis en quarantaine la totalité ou presque des riverains. Le ciel portait bas ses couleurs de plomb malgré de froides rafales qui tentaient en vain de percer des trouées. Très vite, d'autres nuances de gris sombre venaient gonfler et déformer le volume des nuages qui ressemblaient à des outres tendues, prêtes à éclater pour déverser des trombes aussi noires que la nuit.

L'assaut des vagues sans relâche provoquait des grondements sinistres contre la roche noire et luisante, des râlements et des détonations sourdes sur les parois d'un gouffre qui encerclait au fond de sa cuve une eau furieuse et bouillonnante. Les lames prisonnières s'écrasaient en claquant fort sur la roche, se libéraient d'une façon incontrôlée en s'éparpillant en une explosion d'écume.

Et pendant que des forces insoupçonnées étaient venues assombrir le quotidien, concentrant les esprits sur ce perdu en mer et sur de vaines recherches, un des hélicoptères avait livré, à la demande d'une femme, au bout du long sentier étroit qui mène au sommet de la falaise, à l'extrémité de la pointe, un piano, que l'on avait déshabillé de sa housse et de ses cordes de transport, deux jours plus tard, lorsque la tempête s'était tue. Le transport périlleux était passé inaperçu sous les brumes épaisses et filantes de ces journées sans fin et sans clarté. Cet objet insolite, mirage dressé au milieu de la bruyère roussie, face aux plaines de blé noir et aux champs d'ajoncs, dégageait quelque chose de tragique. Un bouquet de fleurs blanches y était posé et formait comme une tâche de lumière.

La femme s'est installée, lentement. Et lentement, elle a joué. Quelques notes ont couru, cristallines. Le son aigu a déchiré l'air. Une troupe commençait à gravir le sommet, aimantée par la curiosité. Ce n'est qu'à ce moment-là que le drame en mer perdit soudain de son importance. Les langues avaient tout aussi vite enterré le pêcheur égaré pour s'épancher à la soif de l'indiscrétion. Bientôt, elles reconnurent Anne, la fille d'Antoine De Bolzec, entièrement habitée par une mélodie sortie de nulle part, une valse légère à contretemps, de celles que l'on ne danse pas, un bouquet dans l'océan comme un pavé jeté. Une poudre d'or qui brille avant de disparaître, qui s'échappe à peine on l'effleure. « Poudre d'or », c'était son nom, le morceau épuré d'une musique propice au recueillement non religieux, prière d'un autre temps, insaisissable, comme un rêve, un secret longtemps retenu, un regret exprimé par

un souffle, insatisfait ou simplement pudique, une cascade de notes perchées très haut, dégoulinantes de joies légères, l'antithèse de ce lieu de granit chargé de rages et de peines.

Les langues se déliaient, chuchotaient, la De Bolzec était revenue. Déjà, les mains s'agitaient pour chasser la malédiction par des signes. On avait cru l'amante disparue à jamais, et voilà que la voleuse d'hommes était de retour. Ses doigts de sirène couraient sur les touches d'un piano improbable, s'envolaient loin au-dessus des flots jusqu'au cercueil étoilé du bien-aimé.

Lorsqu'un soleil pâle ouvrit une brèche à l'horizon, elle y vit comme un signe. Alors elle se leva. Avec précaution, elle prit le bouquet de fleurs blanches pour un bref instant de silence avant de le lancer aussi loin que possible du haut de la falaise. Le vent s'était calmé pour permettre au temps de s'arrêter sur un dernier pétale qui semblait dire l'amour passionnément, à la folie, jusqu'à la mort.

Anne De Bolzec n'était pas en odeur de sainteté sur l'éperon rocheux et acéré qui avait forgé au fil de sa lame le caractère de ses habitants. C'était la fille d'Antoine « le bossu », l'enfant du poison. Elle était la riche héritière de ce père qui, malgré le fardeau du mépris des autres, avait accumulé des richesses et agrandi son royaume. D'après les langues, le trésor étant mal acquis, le sort de la descendance ne présageait rien de bon, d'autant plus que la De Bolzec était belle à damner tous les saints. Et Pierrot l'amoureux, celui dont l'épouse avait jadis mystérieusement choisi de cesser de vivre, venait de disparaître à son tour, englouti sous la mer. Il l'avait aimée la De Bolzec, éperdument, quitte à déplaire au plus grand nombre. Et Anne se sentait bien plus riche de cet amour que de la fortune qui faisait tant parler d'elle. Alors, quand ils se sont connus, ils sont allés, dangereusement, contre vents et marées, vers leur destinée. Ils se sont plu, simplement, comme pauvre pêcheur et simple pécheresse. Ils n'ont pensé qu'à rendre hommage au temps présent.

Pourtant, les éléments eurent raison d'eux. Même si les langues s'étaient tues, elles avaient sûrement contribué au drame en semant leur malheur.

Ce jour-là encore, le phare de la Vieille, censé guider le marin à bon port n'aura fait que l'embarquer, bien loin du vent et de la bêtise humaine, sur les notes d'une douce mélodie jouée du sommet de la falaise, rien que pour lui. A coup sûr, il l'entendit.

